

LA FRATERNITE EN MARCHE

Fraternité de la Providence Jean-Martin MOYÈ
Province d'Europe

Mai./Juin. 2025 N°58

Édito

Portieux et son Couvent, Cutting le village natal de Jean-Martin, Sarrebourg et le vitrail de Chagall demeureraient encore inconnus pour nombre d'entre-nous. Alors, cette année, notre escapade nous a emmenés sur ces lieux si proches à découvrir ou redécouvrir !

Une escapade en trois étapes : la première à Cutting chez Jean-Martin dans sa maison, la deuxième à Portieux au couvent chez nos "sœurs jumelles" et enfin à Sarrebourg pour contempler le vitrail de Chagall "l'arbre de vie" et bien sûr n'oublions pas la halte à Charmes pour se restaurer !

Notre Rassemblement au Couvent était différent cette année puisque nous nous sommes joints à la journée biblique organisée par nos sœurs et animée par le père Olivier Bourion sur le thème "les racines de notre espérance". Vous trouverez son intervention complète dans le bulletin, elle est source d'enrichissement.

**Que cet été vous apporte joie et lumière
et qu'il soit rempli de moments de grâce !**

*Avec toute mon amitié fraternelle,
Evelyne Tudo,
Présidente*



Sommaire

Edito p.1

- ◆ Habemus Papam p.2
- ◆ Texte soumis à votre réflexion p.3 à 9
- ◆ Nouvelles p.10 à 12
- ◆ Solidarité - partage p.12

◆ Mot du trésorier p.12

◆ Agenda p.13

◆ Lire - Voir - Ecouter p.13

◆ Ont vécu le Grand Passage p.13

◆ Le saviez-vous ? p.14 - 15

◆ Un peu d'humour p.16



En cliquant sur une ligne du sommaire, vous allez directement sur la page qui vous intéresse.

Après un conclave d'un peu plus de 24 heures, l'Américain Robert Francis Prevost, 69 ans, est devenu ce jeudi le premier pape originaire des Etats-Unis sous le nom de Léon XIV.

Premier discours du pape Léon XIV aux fidèles depuis le balcon de la basilique Saint-Pierre le 8 mai 2025.

« *Que* la paix soit avec vous tous, très chers frères et sœurs. Ceci est le premier salut du Christ ressuscité, le bon berger qui a donné sa vie pour le troupeau de Dieu. Je voudrais moi aussi que ce salut de paix entre dans nos cœurs, qu'il parvienne à vos familles, à toutes les personnes, où qu'elles soient, à tous les peuples, à toute la terre. Que la paix soit avec vous.

C'est la paix du Christ ressuscité, une paix désarmée, et une paix désarmante, humble et persévérante, elle vient de Dieu, Dieu qui nous aime tous, inconditionnellement. Nous gardons encore dans nos oreilles cette voix faible, mais toujours courageuse, du pape François bénissant Rome. Le pape bénissant Rome a donné sa bénédiction au monde, au monde entier, ce matin de Pâques. Permettez-moi de poursuivre cette même bénédiction. Dieu nous aime, Dieu vous aime tous, et le mal ne prévaudra pas. Nous sommes tous entre les mains de Dieu.

C'est pourquoi, sans crainte, unis, main dans la main avec Dieu et les uns avec les autres, allons de l'avant. Nous sommes les disciples du Christ. Le Christ nous précède. Le monde a besoin de sa lumière. L'humanité a besoin de lui comme pont vers Dieu et son amour.

Aidez-nous aussi, puis les uns les autres, à construire des ponts par le dialogue, par la rencontre, nous unissant tous pour être un seul peuple, toujours en paix. Merci au pape François.

Je veux aussi remercier tous mes frères cardinaux qui m'ont choisi pour être le successeur de Pierre et pour marcher avec vous en tant qu'Église unie, toujours à la recherche de la paix, de la justice, toujours cherchant à oeuvrer comme des hommes et des femmes fidèles à Jésus-Christ, sans peur, pour annoncer l'Évangile, pour être missionnaires. Je suis un fils de saint Augustin, un augustinien, qui a dit : "avec vous je suis chrétien et pour vous évêque". En ce sens, nous pouvons tous marcher ensemble vers cette patrie pour laquelle Dieu nous a préparés.

Je salue tout particulièrement l'Église de Rome. Nous devons chercher ensemble comment être une Église missionnaire, une Église qui construit des ponts, qui



dialogue, toujours ouverte à l'accueil, comme cette place, à bras ouverts, de tous ceux qui ont besoin de notre charité, de présence, de dialogue, d'amour.

Qu'il me soit aussi permis de dire un mot, un salut (...) en particulier à mon cher diocèse de Chiclayo, au Pérou, où un peuple fidèle a accompagné son évêque, a partagé sa foi et a donné tant, tant pour continuer à être l'Église fidèle de Jésus-Christ.

A vous tous, frères et sœurs, de Rome, d'Italie, du monde entier, nous voulons être une Église synodale, une Église qui marche, une Église qui cherche toujours la paix, qui cherche toujours la charité, qui cherche toujours à être proche, surtout de ceux qui souffrent.

Aujourd'hui, c'est le Jour de la Supplique à la Madone de Pompéi, notre Mère Marie, qui veut toujours marcher avec nous, être proche, nous aider par son intercession et son amour. Alors, j'aimerais prier avec vous, prions ensemble pour cette nouvelle mission, mais aussi pour toute l'Église, pour la paix dans le monde, et nous demandons cette grâce spéciale de Marie, notre Mère.

Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et bénie est le fruit de vos entrailles, Jésus. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen ».



Le blason de Léon XIV

Une fleur de lys, un livre et un cœur transpercé orné des insignes pontificaux. Le blason comprend les clés de Pierre, en or et en



argent, en référence au pouvoir de lier et de délier accordé par le Christ à l'apôtre et à ses successeurs. Celle en or représente le pouvoir des cieux, celle en argent le pouvoir sur la terre. La mitre, qui remplace le «chapeau cardinalice» préférant ainsi inscrire la mitre d'évêque. Les armoiries de Léon XIV sont un bouclier divisé en diagonale en deux parties. La partie de gauche, (ou senestre selon les termes héraldique),

est à fond bleu et représente un lys blanc, à droite un livre fermé sur lequel se trouve un cœur transpercé par une flèche. Cette image rappelle l'expérience de conversion de saint Augustin : «Vulnerasti cor meum verbo tuo», «Tu as transpercé mon cœur de ta Parole». Enfin, sa devise : «In Illo uno unum» («En Celui qui est Un, nous sommes Un») est tirée d'un commentaire de Saint-Augustin sur le psaume 127.

Les racines de notre espérance



Session de formation Saint Jean de Bassel le 10 mai 2025 -texte intégral du Père Olivier Bourion.

Si on parle d'espérance, c'est sans doute parce qu'elle fait défaut, ou au moins qu'elle pose problème ! D'abord, quelle est notre espérance ? Comment en parlons-nous ? Quels sont les images et les mots qui nous viennent à l'esprit pour évoquer le monde qui

nous entoure ?

Notre espérance, c'est l'espérance chrétienne. Comme telle, elle est mystère et don de Dieu. Rien à voir avec l'optimisme béat de la méthode Coué. Comment la définir ? Que suppose-t-elle ?

Depuis plusieurs années, dans notre société occidentale, nous vivons dans un contexte particulier. On parle de « crise ». Il n'est pas sûr que ce mot soit adapté. *Krisis* = moment-clé, où s'opère un changement, un tri, un discernement. C'est dans ce sens qu'on parle de la phase critique d'une maladie (le moment où tout peut basculer, d'un côté ou de l'autre). « Moment d'une maladie caractérisé par un changement décisif en bien ou en mal. » Par définition, une crise est donc ponctuelle.

Or, la crise que nous vivons n'a rien d'un moment ponctuel. Personnellement, je suis né avec (génération chômage). Impression que le monde tel qu'il est n'arrête pas de basculer, de s'effondrer sans qu'on puisse voir ce qui est en train de naître. Un arbre qui tombe fait plus de bruit qu'une forêt qui pousse. Nous voyons tomber les feuilles mortes, mais pas fleurir les bourgeons. On a l'impression d'assister en continu à l'écroulement d'un monde sans bien voir ce qui est en train de naître à la place. Cela se ressent souvent dans nos partages en équipe où les questions se font plus nombreuses que les convictions. On se sent dépassé par les événements. Qu'en est-il alors de notre espérance chrétienne ?

Quand on se tourne vers la Bible, on s'aperçoit qu'on n'est pas les premiers à s'interroger sur l'avenir. Exode : les hébreux sont perdus dans le Sinaï. Ils récriminent. Ils ont la nostalgie de l'Égypte (l'esclavage confortable du passé). Ils sont tentés par le retour en arrière ou par la confection d'idoles (ramener Dieu à une image familière). Et nous ? Quelle est notre Égypte ? Quelles sont nos nostalgies ? Quels sont nos cris les plus courants ?

Personnellement, dans mon ministère de prêtre, je suis confronté aux trois cris du paroissien :

- « Y a pu ».

- « Ah, avant ! »

- « Qu'est-ce qu'on va devenir ? »

L'espérance chrétienne est précisément une manière de répondre à ses trois cris. Au « Y a pu » elle oppose un regard sur le présent qui assume le manque sans s'y résigner. Au « Ah avant ! » elle oppose un regard sur le passé qui ne plonge pas dans la nostalgie du paradis perdu mais enracine dans le souvenir de la promesse. Au « Qu'est-ce qu'on va devenir ? » elle oppose l'audace d'une confrontation courageuse avec l'inconnu de la mort au nom de l'attirance évangélique à la vie nouvelle. Je m'explique...

I. L'espérance, est-ce positif ?

Dans la langue française, l'espoir et l'espérance sont deux synonymes qu'on peut la plupart du temps substituer l'un à l'autre. Dans l'usage, cependant, on réserve l'espoir pour un usage profane (espérer les 5 numéros du loto) et l'espérance pour un usage sacré (espérer la vie éternelle). Mais cette sanctuarisation du mot « espérance » (le seul qui serait vraiment noble) n'explique rien – en

soit – de ce qu'est l'espérance chrétienne. Il ne suffit pas d'ajouter des syllabes ou des majuscules à un mot pour lui donner un sens profond.

En hébreu, en grec, en latin, et dans bien d'autres langues, la distinction entre espoir et espérance n'existe pas.

En hébreu, le mot qu'on traduit le plus souvent par espérance est *tiqwah* (ex : Rt 1, 12). Quand l'AT parle d'espérance, c'est souvent pour dire qu'il ne faut pas espérer ailleurs qu'en Dieu. Ni dans les richesses, ni dans les personnes, encore moins dans les idoles ou dans les autres nations avec lesquelles on serait tenté de s'allier. Espérer ailleurs qu'en Dieu est non seulement une illusion, mais un péché.

En grec (Septante et Nouveau Testament), le mot qui signifie espoir ou espérance est *elpis* (et le verbe espérer : *elpizô*). *Elpis* et *elpizô* apparaissent plus de 80 fois dans le NT. Mais *elpis* est complètement absent des évangiles et *elpizein* n'y apparaît que 5 fois avec un sens très banal (Mt 12, 21 ; Lc 6, 34 ; 23, 8 ; 24, 21 ; Jn 5, 45). Le vocabulaire de l'espérance se trouve ailleurs, en particulier dans les lettres de Paul (antérieures aux évangiles). Dans la lettre aux Romains, il nous donne Abraham en exemple : « Espérant contre toute espérance, il a cru et il est devenu père d'une multitude de nations. » (Rm 4, 18). Il est le premier à dire que l'espérance est un don qui vient de Dieu et qui est relié à la foi et à la charité, même si c'est la charité la plus forte (1 Co 13, 8.13).

Dans l'antiquité, l'espérance, ce n'est pas forcément très positif. Il suffit d'examiner l'utilisation de *elpis* (en grec) ou de *spes* (en latin) dans la littérature gréco-romaine pour s'en convaincre. D'abord, *elpis* ne désigne pas forcément l'attente de quelque chose de positif. Initialement, c'est un mot qui peut aussi renvoyer à la crainte d'un malheur (on trouve ce sens, même s'il est rare, chez Eschyle ou encore Platon). Ensuite, l'espoir (ou l'espérance), même d'une chose positive, est la plupart du temps considéré comme une illusion, une attente vaine, présumptueuse, qui ne se justifie pas et dont la non-réalisation finit par faire inutilement souffrir.

Pour les stoïciens (qu'on considère pourtant – à tort – comme les philosophes se rapprochant le plus des idéaux chrétiens) l'objectif est d'atteindre l'*apatheia*, c'est-à-dire l'absence de troubles, la libération de la souffrance, des passions, des émotions ; et l'espérance est considérée comme l'une de ces émotions qui n'ont pas leur place chez un vrai philosophe. Il ne faut surtout ne rien espérer. Sénèque, par exemple, dans l'une de ses lettres (Ep 10, 2) définit l'espérance comme « le nom d'un bien incertain » (*spes incerti boni nomen est*). Espérer, pour lui, c'est nommer quelque chose en ajoutant : « peut-être ».

Pour les philosophes de l'antiquité, l'espérance n'est donc pas une vertu, mais une tendance naturelle de l'homme qui serait plutôt de l'ordre des passions et des sentiments qui n'aident pas à être heureux. Le sage, c'est celui qui n'espère pas, car espérer, c'est se tourner vers une éventualité qui peut-être ne se réalisera pas. On risque donc d'être déçu et de souffrir pour rien. La sagesse antique est une attention au présent. Paul a donc raison de distinguer les chrétiens par rapport aux autres, qui n'ont pas d'espérance (1 Th 4, 13 : Ep 2, 12). Pas seulement parce qu'ils n'espèrent pas en Dieu, mais parce que la notion d'espérance, pour eux, n'a pas vraiment de valeur. Elle n'est qu'une pure attente.

L'espérance biblique, elle, va beaucoup plus loin. Elle n'est pas simplement une attente et un désir ; elle suppose la confiance, l'assurance, la relation avec Dieu.

Ainsi donc, justifiés par la foi, nous sommes en paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ ; par lui nous avons accès, par la foi, à cette grâce en laquelle nous sommes établis et nous mettons notre

fierté dans l'espérance de la gloire de Dieu. Bien plus, nous mettons notre fierté dans nos détresses mêmes, sachant que la détresse produit la persévérance, la persévérance la fidélité éprouvée, la fidélité éprouvée l'espérance ; et l'espérance ne trompe pas, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. (Rm 5, 2-5)

Esaïe dit encore : Il paraîtra, le rejeton de Jessé, celui qui se lève pour commander aux nations. En lui les nations mettront leur espérance. Que le Dieu de l'espérance vous comble de joie et de paix dans la foi, afin que vous débordiez d'espérance par la puissance de l'Esprit Saint. (Rm 15, 12-13)

Cette espérance, loin d'être une faiblesse, est un dynamisme qui traverse d'ailleurs toute la création :

J'estime en effet que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être révélée en nous. Car la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu : livrée au pouvoir du néant – non de son propre gré, mais par l'autorité de celui qui l'a livrée –, elle garde l'espérance, car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption, pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet : la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement. Elle n'est pas la seule : nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps. Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance. Or, voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance. (Rm 8, 18-25)

Qu'est-ce qui fonde cette espérance ? La résurrection du Christ :

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ : dans sa grande miséricorde, il nous a fait renaître pour une espérance vivante, par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts, pour un héritage qui ne se peut corrompre, ni souiller, ni flétrir ; cet héritage vous est réservé dans les cieux, à vous que la puissance de Dieu garde par la foi pour le salut prêt à se révéler au moment de la fin. Aussi tressaillez-vous d'allégresse même s'il faut que, pour un peu de temps, vous soyez affligés par diverses épreuves, afin que la valeur éprouvée de votre foi – beaucoup plus précieuse que l'or périssable qui pourtant est éprouvé par le feu – obtienne louange, gloire et honneur lors de la révélation de Jésus Christ, Lui que vous aimez sans l'avoir vu, en qui vous croyez sans le voir encore ; aussi tressaillez-vous d'une joie ineffable et glorieuse, en remportant, comme prix de la foi, le salut de vos âmes. (1 P 1, 3-9)

Dans l'Ancien Testament, le fondement de l'espérance d'Israël, c'était la promesse de Dieu et son action dans l'histoire de son peuple. Cette espérance avait pour objet la liberté collective et individuelle, la prospérité, la sécurité, le retour d'exil, mais aussi la venue de Dieu, soit par son Messie, soit directement. Un Dieu qui se fera connaître à son peuple et à toutes les nations pour instaurer la paix universelle.

Dans le Nouveau Testament, l'espérance est fondée sur Jésus-Christ et ne fait qu'un avec lui. Elle est fondée sur sa résurrection et tendue vers son retour dans la gloire (Tt 2, 13), son avènement (Ph 3, 20 ; He 9, 28), le moment où il se révélera totalement (1 Co 1, 7). Alors, les morts ressusciteront (Ac 23, 6 ; 24, 15) et nos corps seront transformés (1 Co 15, 50-53). Nous espérons la rédemption de notre corps (Rm 8, 23), la vie éternelle (Tt 1, 2 ; 3, 7), la présence de Christ (Ph 3, 12), les biens à venir (Ga 5, 5), la gloire (2 Co 3, 11-12), la victoire finale (He 10,13), le jugement dernier (He 10, 27), de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera (2 P 3,13). Ce que nous espérons, en un mot, c'est la fin du monde ! Elle est vraiment ce qu'il y a de mieux à désirer, puisqu'elle ne fait qu'un avec

la venue définitive du Christ qui instaurera pour toujours le règne de Dieu sur sa création.

C'est pourquoi un chrétien ne peut pas se contenter de joies passagères (He 13, 14), comme le ferait, par exemple un philosophe épicurien (cf. Horace : « Carpe diem »). D'autre part, son espérance le mobilise. Elle le pousse à purifier sa vie (1 Jn 3, 2-3) et à supporter les souffrances du temps présent (Rm 8, 18 ; Ph 3,c10 ; 1 P 4,13) pour se laisser transformer par le Christ et grandir dans la vie des enfants de Dieu.

L'espérance biblique est donc liée à la foi, elle-même inséparable du souvenir reconnaissant des bienfaits de Dieu. C'est parce que Dieu a déjà agi que nous croyons qu'il continue à agir et que nous osons nous attendre à ce qu'il agisse encore et toujours en faveur de son peuple et de toute l'humanité.

Cette espérance est une force pour affronter la vie et lutter contre le mal. Paul la compare à un casque, c'est-à-dire à la partie la plus noble de l'armure, qui protège ce qu'il y a de plus précieux (1 Th 5, 8). Une autre image est celle de l'ancre solide qui permet de ne pas dériver au gré des flots (He 6,19). L'espérance nous ancre déjà dans les réalités futures et invisibles (He 11, 1).

II. Les trois temps de l'espérance

1) L'espérance au passé : espérance et mémoire

Pour nous, l'espérance est donc une vraie vertu, et même une vertu théologale, qui trouve sa source en Dieu et qui nous configure à lui.

Nous n'espérons pas en l'air. Nous avons des raisons d'espérer. Notre espérance se fonde sur le souvenir de ce que Dieu a déjà fait. Nous n'espérons pas à coup de peut-être mais à coup de merci. Dans l'AT Dieu a toujours sauvé son peuple. Dans le NT Dieu nous sauve tous et définitivement en Jésus Christ.

Donc, importance de la mémoire, de la gratitude et de la foi, qui ne font qu'un dans l'AT. Les animaux ne transmettent que la vie. Nous, nous transmettons la mémoire. C'est pourquoi nous pouvons nous projeter dans l'avenir. Celui qui n'a pas de mémoire n'a pas d'avenir. Pourtant, cette mémoire ne fait pas de nous des conservateurs qui attendent le retour du même. C'est le contraire. Nous nous souvenons que l'œuvre de Dieu se reconnaît à l'inattendu, à la nouveauté. Nous faisons mémoire de lui comme d'un Dieu créateur de qui vient sans cesse du nouveau. C'est parce que Dieu a surpris nos pères que nous nous attendons à ce qu'il nous surprenne aujourd'hui. Il a fait des prodiges, des œuvres merveilleuses. Nous croyons qu'avec lui nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Le symbole de cette nouveauté radicale dans la Bible, c'est le pain azyme, dans lequel il n'y a aucun élément de la pâte de la veille puisqu'il est sans levain. Dieu nous nourrit chaque jour, mais pas avec du réchauffé ou de la vieilleries : il nous donne chaque jour notre pain de ce jour, garanti tout neuf.

Une autre image, c'est celle de la naissance, de l'accouchement. Dieu est du côté de ce qui naît. Il y a de beaux exemples d'accouchement dans la Bible, le plus extraordinaire étant celui de la femme d'Ap 12. Paul (Rm 8, 22) et Jésus lui-même (Jn 16, 21-22) compare la situation compliquée de l'Eglise aux douleurs d'une femme en train de mettre son enfant au monde.

Non seulement le peuple de la Bible espère en Dieu, mais Dieu est pour lui son unique espérance. Face à l'ennemi, il est plus solide que la ligne Maginot et même que toute une armée de panzers. « Aux uns les chars, aux autres les chevaux, à nous le nom de notre Dieu, le Seigneur. »

« Ah, avant ! » Dans l'exil où nous sommes, dans la prison de ce présent que nous avons du mal à comprendre, nous fermons les yeux et nous rêvons au passé. Le nôtre ou celui qu'on nous a raconté. Parfois il arrive même qu'on se fabrique un passé virtuel, bricolé avec les moyens du bord. C'est ce que j'observe parfois chez certains jeunes convertis qui n'ont rien reçu de l'héritage chrétien et

qui se plongent avec délices dans un imaginaire néogothique (encens, latin et dentelles) où ils résumant parfois toute l'identité de l'Eglise. Le défi est alors de les aider à se sentir héritiers de leurs pères. Après le 20^{ème} siècle qui faisait table rase du passé, ne nous étonnons pas que le 21^{ème} soit celui de la nostalgie des paradis perdus, avec tous les réflexes de repli que cela peut engendrer.

Contre cette maladie des temps postmodernes, l'espérance chrétienne est un bon remède. Elle est déjà celle des prophètes de l'Ancien Testament. Leur parole, qui vient de Dieu, a un mérite essentiel... Elle n'est jamais totalement adaptée au présent, mais elle ouvre à un espace bien plus large : celui du passé qui est en même temps celui de l'avenir. Parce qu'ils parlent de la part du Tout Autre, les prophètes nous aident à regarder plus loin que le présent en nous forçant à envisager l'histoire – et notre propre vie – d'un point de vue inhabituel : global, distancié et libérateur.

Pour être l'homme de l'avenir, le prophète doit d'abord être celui du passé. Mais pas un passé fantasmé. Un passé relu à la lumière du présent. L'oracle prophétique comporte d'ailleurs pratiquement toujours une invitation à se souvenir. L'homme de la Bible nourrit sa foi de ce que Dieu a fait pour lui, si bien que croire et se souvenir ne constituent finalement qu'une seule et même expérience. Il en est de même pour nous. A chacun, le prophète dit : « Souviens-toi ». A travers lui, Dieu ne cesse de redire ce qu'il a fait pour son peuple, comme en témoigne la magnifique allégorie du chapitre 16 d'Ezéchiel où Jérusalem est invitée à se rappeler ses premières amours. Comme il appelait Israël à relire son histoire, le Dieu des prophètes nous invite à relire notre vie comme un récit unique où se manifestent les traces de sa présence. Certes, elle n'est pas un conte de fées. Elle est un héritage que nous avons à assumer tel qu'il est, car c'est là, et pas ailleurs, que Dieu a écrit pour nous son nom. C'est en nous réconciliant avec notre histoire – celle de chacun et celle de tous – que nous pourrions découvrir le trésor qui s'y cache. C'est pourquoi toute rupture avec l'histoire est mortifère, car en faisant table rase du passé nous insultons le Dieu des Pères qui est venu nous rencontrer par en bas, là où nous puisons nos racines. La parole prophétique, au contraire, invite à l'anamnèse qui permet l'action de grâce et le repentir. Aux antipodes du déni mais aussi du fantasma sacralisant, le regard prophétique donne à l'histoire son vrai sens : Dieu, malgré nos infidélités, n'a jamais cessé de nous aimer.

Ainsi, notre espérance n'est pas une fuite en avant (ça va mieux aller...). Elle s'enracine dans des raisons d'espérer. Ces raisons, nous les trouvons en relisant les traces que Dieu a laissées dans notre histoire. C'est pourquoi nous n'espérons pas à coups de « peut-être » mais à coups de « merci ».

Rien à voir avec l'introspection ou la psychanalyse collective. Je demandais à une paroissienne de relire sa vie. Elle a fait la grimace. J'ai reformulé ma demande en l'invitant à relire l'action de Dieu dans sa vie. Ça a tout changé.

On relit et on relie. En m'invitant à relire le passé, la parole biblique, celle des prophètes, celle de Jésus, m'aide aussi à le relier avec le présent. C'est alors que la parole chrétienne peut m'ouvrir à l'espérance d'un avenir. Puisque Dieu m'aime et m'a toujours aimé, j'ai toutes les raisons de croire qu'il m'aimera toujours. Le souvenir des merveilles d'autrefois ouvre le cœur du croyant à la possibilité d'accueillir celles qui n'ont pas encore été accomplies. C'est parce que tout a eu un sens dans le passé que tout reste encore possible dans l'avenir. C'est parce que Dieu a déjà tout fait pour nous qu'il fera demain toutes choses nouvelles.

Je ne peux avancer dans l'aventure de la vie chrétienne que si je suis en paix avec le passé, le mien et celui de l'Eglise. On ne peut pas espérer si on ne se sent pas héritier de la promesse. Si je n'arrive pas à rendre grâce pour le travail de mes pères, si je refuse d'appuyer l'aventure de ma vie sur l'histoire qui m'a enfanté, je suis condamné à faire du sur-place. Car celui qui n'a pas appris à être fils ne peut pas devenir père. Celui qui n'assume pas l'héritage de ses ancêtres est condamné à la stérilité et au vide intérieur. Au contraire,

quiconque regarde avec amour et vérité les pas qui l'ont précédé ne saurait connaître longtemps l'exil. Il sait son histoire traversée par une autre qui la déborde. Et, contemplant ce que Dieu y a déjà fait, il reste libre et disponible, pour aujourd'hui et pour demain.

2) L'espérance au présent : espérance et action

« Y a pu... ». Nous vivons dans une société où toute forme de manque est cruellement ressentie. Ce manque, il faut le combler à tout prix, quitte à recourir à des Ersatz, des fantômes, des fantasmés. L'espérance biblique, elle, n'a pas peur du manque. D'une certaine manière, il est son lieu de naissance, son berceau.

Cette espérance est née d'une expérience : celle de l'exil. C'était à Babylone, au 6^{ème} siècle avant notre ère. Une partie du peuple d'Israël doit reconfigurer sa vision du monde et de son propre destin. Où est Dieu quand je ne suis plus chez moi ? Plus de roi, plus de temple, plus de terre. Que reste-t-il de nos amours ?

Et nous ? Pour vivre l'exil, nul besoin d'être arraché à son pays. Il suffit d'être amené à vivre à l'extérieur de soi-même. Il est facile, dans le temps morcelé qui marque notre vie contemporaine, de se trouver exilé de cette manière. Je n'ai plus de roi, car Dieu ne règne plus vraiment sur ma vie. Je n'ai plus de temple, car je n'accède plus à ce sanctuaire intérieur où l'essentiel me donne rendez-vous. Je n'ai plus de terre, car je me trouve déraciné du milieu nourricier d'où peut jaillir ma vie spirituelle. Je me trouve alors captif de ma Babylone personnelle : celle des préoccupations de toutes sortes qui dispersent mon attention et épuisent mes forces.

Espérer, c'est prendre de la hauteur, savoir sortir du présent pour mieux le rejoindre. L'espérance donne un regard plus ample, plus profond, plus lucide. Elle permet plus de liberté dans nos choix. Elle suppose un travail de l'intelligence ; car, ce qu'on ne comprend pas, on le subit : « De toute façon, on va se faire avaler. » « A quoi bon ? »

Nous ne sommes pas forcément persécutés par le roi de Babylone comme les Juifs du 6^{ème} siècle, ou par l'empereur romain comme les premiers chrétiens. Mais nous sommes persécutés par les différentes formes d'empire qui règnent sur nous. Empire de l'instantané, de la médiatisation, du « tout tout de suite ». Empire de la compétitivité, de l'individualisme, du consumérisme. Et – disons-le – empire, parfois, des multiples mots d'ordre que nous recevons des instances d'Eglise elles-mêmes et qui font que nous ne savons plus où donner de la tête.

Nous sommes devenus prisonniers du temps : nos montres à quartz ne nous montrent plus que le temps qu'il est (au centième de seconde près), mais pas le temps qu'il n'est pas, comme lorsque les aiguilles prenaient le temps de trotter. Or la bible, elle, nous invite à adopter une vision large de notre histoire (qui a commencé avant nous et qui se poursuivra après nous). La foi chrétienne nous invite à élargir notre notion de l'histoire. Notre petite histoire avec ses petits problèmes s'insère dans la grande histoire du dessein de Dieu. « Je veux faire ma première communion, écrivait une fille du caté, parce que j'aime l'histoire de Dieu. Elle est aussi belle que l'histoire des hommes, et même souvent plus belle. » L'espérance chrétienne n'est pas seulement un message de consolation ou d'exhortation pour l'avenir. C'est l'art de regarder le présent du point de vue de l'avenir (et même de l'éternité). L'art de situer l'histoire des hommes dans celle de Dieu. Un point de vue global, distancié, libérateur.

Donc, pas de panique ! Si le discours chrétien n'est pas adapté à notre actualité, à notre présent, s'il ne nous est pas directement familier, s'il n'apporte pas de réponses toutes faites aux questions de société (économie, mariage pour tous...), si on ne « s'y retrouve pas », n'ayons donc pas peur, réjouissons-nous ! Comme ça fait du bien de changer de lunettes, de sortir de ses images toutes faites et de sa vision étriquée du monde ! Pour le reste, il y a TF1 ou France-Inter.

Nous ne sommes jamais aussi fragiles que lorsque nous n'arrivons plus à envisager le long terme de notre vie. Prisonniers du présent,

obsédés par l'urgence, nous n'avons plus le recul nécessaire pour embrasser l'ensemble de notre histoire. Or, seul un regard large, profond, distancié nous permet de trouver le sens de notre parcours personnel ; comme le regard du marcheur qui, en se retournant sur ses propres pas, aperçoit enfin le chemin qu'ils ont formé. Notre 21^{ème} siècle a commencé par la diffusion d'une épidémie encore plus grave que la peste : la dépression. La France détient en ce domaine le record du monde : un Français sur cinq connaît ou a connu cette maladie. Deux fois plus qu'en Allemagne ou en Italie et presque trois fois plus qu'au Japon.

Or, qu'est-ce que la dépression, sinon d'abord une incapacité à ancrer notre présent dans une histoire qui lui donne sens ? Le dépressif est un prisonnier de l'instant. Il n'a plus d'espérance parce qu'il n'a plus de mémoire. La vie devient alors pour lui une succession d'urgences insupportables, où chaque tâche présente arrive sur celle qui l'a précédée comme un surplus écrasant. Ce vertige n'est plus, comme on le croyait encore récemment, une particularité de la société urbaine ; cela est vrai aussi dans notre territoire rural. En particulier dans le monde agricole. Il arrive qu'on se dise : « J'étouffe, le temps ne respire plus ». Plus rien n'est signifiant parce que tout revêt uniformément la même importance.

L'espérance nous prend par la peau du dos pour nous faire voir le monde d'en haut, à la manière des photos de Yann Artus Bertrand. Ce qui paraît chaotique vu d'en bas révèle sa cohérence quand on le regarde d'un autre point de vue. Du point de vue du ciel. Du point de vue de Dieu, pour qui une seconde vaut un million d'années (et peut-être même un centime, un million d'euro !).

Tout espérer de Dieu, est-ce bien raisonnable ? Ne serait-ce pas le meilleur moyen de ne rien faire ? Comment faire pour que notre espérance ne soit pas démobilisatrice ? Comment ne pas apparaître comme des prêcheurs d'arrière-mondes, comme Nietzsche le reprochait aux chrétiens ? Comment être à la fois héritiers des promesses de Dieu et constructeurs avec lui de la cité nouvelle ? Dieu, par le Christ, est le seul sauveur. Tout vient de lui. Mais, par amour, il nous rend coopérateurs de notre salut. Il nous restitue dans notre dignité d'humains, libres et responsables. Il ne nous sauve pas comme un marionnettiste mais comme un père. Le père, c'est celui qui éduque son enfant dans la liberté. Dire que Dieu fait tout pour nous ne signifie pas que nous ne faisons rien. Le fait qu'il nous rende capables d'œuvrer à notre salut est justement un effet du salut. Il n'agit pas à notre place. Il agit tellement que le premier effet de son action est de nous rendre capables à nouveau de le laisser agir en nous et d'agir avec lui.

Cette confiance qu'il nous accorde, et qui nous rend capables d'agir, nous en avons de beaux exemples dans la Bible. L'exemple type est celui de l'appel et de la mission de Moïse (Ex 3-4). J'ai vu la misère de mon peuple... Et maintenant, va, je t'envoie !

Sur quoi porte notre espérance ? Dieu ne nous sauve pas du monde. Il nous sauve avec lui. Un chrétien ne fait pas la fine bouche devant le monde (tout est pourri). Il apprend à la regarder avec les yeux de Dieu, son créateur et son sauveur.

En fait, nous courons deux risques :

Celui d'une espérance sécularisée (un Dieu carburant qui nous donne l'énergie pour transformer nous-mêmes le monde).

Celui d'une espérance désincarnée (un Dieu pompier qui intervient pour nous sortir d'un monde en flamme dont il n'y a plus rien à attendre).

L'espérance chrétienne, ce n'est ni l'un ni l'autre. Nous espérons en Dieu parce que nous croyons que nous avons une valeur infinie à ses yeux. Donc il ne se résigne pas à nous perdre. Mais, parce qu'il croit en nous, il ne nous sauve pas sans nous. Lui aussi espère en nous. Un chrétien se reconnaît dans le prix infini et inconditionnel qu'il accorde à tout homme, même le pire.

3) L'espérance au futur : espérance et résurrection

« Qu'est-ce qu'on va devenir ? » Quand mes paroissiens me le demandent, je leur réponds : « Vous allez mourir, puis vous allez ressusciter ». Connaissez-vous une autre réponse ? Dès maintenant, d'ailleurs, nous ne cessons de mourir à nous-mêmes (au vieil homme) et de ressusciter dans la dynamique nouvelle du Christ, premier né d'entre les morts.

Notre monde est violent. La bible n'ajoute rien à cette violence, elle n'en retranche rien, mais elle nous offre des mots et des images pour la nommer et pour la traverser. Merci aux atrocités de la Genèse et aux milliers de morts du livre des Juges. Pour une fois, ça nous parle... La bible n'est pas l'histoire des bisounours. Bien sûr, elle ne justifie en aucune manière la violence humaine, mais elle l'exorcise en la regardant avec réalisme. Un être humain devient violent quand il ne trouve plus les mots et les images pour dire ce qu'il ressent (cf. les cours de récré).

Dans notre vie spirituelle, ou tout simplement humaine, il est bon de creuser en nous pour essayer d'identifier ce qui nous fait le plus peur. Dis-moi quelle est ta peur, je te dirai qui tu es. D'où l'importance du bestiaire, des monstres dans l'Apocalypse... Qu'est-ce qui est monstrueux dans ma vie ou dans la vie de ma communauté humaine ? Qu'est-ce que me bouffe ? Où est le massacre ? Le gâchis ? Le mensonge ? L'asservissement ?

Nous avons à consentir au mystère du mal. Tout ne s'explique pas à coups d'équations. Nous avons à accepter la démesure. Démesure dans le mal bien sûr, mais aussi dans l'être, dans le bien, dans le cadeau que Dieu nous fait. A l'abîme du mal répond l'abîme bien plus profond du mystère de l'être. Cette démesure-là ne nous étonne plus ?

Enfin, l'espérance est une manière d'accepter l'abîme par excellence, la mort elle-même, qui est l'expérience la plus radicale que nous ayons à vivre. Pas seulement la mort physique, mais tous les passages que nous sommes appelés à faire pour quitter ce à quoi nous nous sommes attachés pour nous ouvrir à une dimension nouvelle de notre vie.

L'espérance va donc de pair, d'une certaine manière, avec le travail du deuil, dont nous connaissons bien le processus. Il s'agit de franchir les étapes nécessaires après une perte irrémédiable (la mort d'un proche ou l'éventualité de sa propre mort, la séparation, la sortie de l'enfance, la perte d'un emploi, etc...).

Nous passons tour à tour par la dénégation (on ne comprend pas, il doit sûrement y avoir une erreur, la mort, c'est pour les autres, pas moi, pas les miens), la révolte (on cherche des coupables, on en veut à Dieu), le marchandage (on rêve de revenir en arrière, de revenir des enfers, comme Orphée), la dépression (on crie pour exister et on se vide pour exprimer l'inexprimable), l'acceptation (la douleur de la perte ne sera jamais effacée, mais on recommence à envisager un avenir, il faut vivre avec, ou vivre sans...).

Mais pouvons-nous nous contenter de ce travail psychologique ?

L'espérance chrétienne donne à cette résignation du deuil la dignité qui lui fait défaut. Parce que nous nous savons aimés malgré tout et plus que tout, nous acceptons de perdre quelque chose de nous-mêmes : un objet, une situation, un rêve, un être cher, notre santé, notre jeunesse, notre amour... Nous acceptons même de nous perdre nous-mêmes tout entiers, pour entrer dans un nouvel ordre de réalité. Non seulement nous regardons le manque en face mais nous le présentons à Dieu comme le lieu où il vient se rendre présent. Le lieu de la mort devient ainsi le lieu de la résurrection. Nous sommes appelés à voir, à travers la poussière du chantier, la construction du chef d'œuvre ; à travers la douleur du cri, la joie de la délivrance ; à travers les douleurs de l'enfantement la naissance à la vie nouvelle. C'est pourquoi nous acceptons la fin du monde. Mieux encore, nous nous en réjouissons ! « Nous attendons ta venue dans la gloire », « J'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir ». Cette venue n'est pas le résultat de nos efforts, mais le fruit de notre collaboration à l'œuvre de Dieu. L'espérance chrétienne n'a rien à

voir avec le mythe moderne du progrès permanent. Ce que nous voyons, ce n'est pas l'écroulement de notre monde, mais l'écroulement des échafaudages du monde en gestation que Dieu nous prépare et que nous préparons avec lui. Dans l'idéologie du progrès, on transgresse les frontières pour se dépasser, aller toujours plus loin. Dans la théologie de l'espérance, on s'ouvre soi-même pour laisser un Autre accomplir en nous son chef d'œuvre.

Le lieu par excellence de la résurrection dès aujourd'hui, c'est le pardon, qui est par excellence une aventure chrétienne, et en particulier catholique (grâce au sacrement du pardon). Notre monde excuse tout et ne pardonne rien ; nous, nous n'excusons rien et nous pardonnons tout. A condition de bien comprendre ce qu'est le pardon : pas un coup de gomme pour effacer le passé, mais un coup de canif pour ouvrir l'avenir. L'autre ne se réduit pas à son passé : il a un avenir. Un musulman catéchumène m'a dit qu'il avait commencé à aimer l'évangile avec l'invitation à rendre la joue droite (l'un des versets qui fait le plus fuir les chrétiens !). La plupart des musulmans qui deviennent chrétiens le deviennent parce qu'ils découvrent chez nous quelque chose qui n'existe pas dans l'Islam : le pardon.

Être pardonné, c'est encore plus beau que de ressusciter. Les contemporains de Jésus s'étonne moins quand Jésus resuscite les morts (le prophète Elie l'a déjà fait) que lorsqu'il pardonne les péchés (qui peut pardonner, sinon Dieu seul). Sortir du confessionnal est un acte de résurrection plus fort que de sortir du tombeau. Car la résurrection vous rend à la vie, mais le pardon vous redonne un avenir. C'est pourquoi on ne peut pas espérer sans croire au pardon, pour nous et pour les autres. En nous pardonnant, Dieu nous montre qu'il espère en nous et que nous avons raison d'espérer en lui.

« Y a pu », « Ah, avant ! », « Qu'est-ce qu'on va devenir ? ». Face à ces trois cris de notre humanité, l'espérance chrétienne, telle que nous sommes appelés à la vivre, n'apporte en aucun cas de réponse toute faite. Elle nous invite simplement à élargir notre regard. Un regard lucide et décontracté qui voit le monde du point de vue le plus réaliste (celui de l'éternité). Un regard reconnaissant qui accepte d'être héritier de la promesse faite aux pères. Un regard digne qui regarde la mort en face parce qu'il voit plus loin, plus profond et plus grand. Cette espérance ne se fabrique pas en pharmacie. Elle ne s'obtient pas à la force des biceps. Elle germe au fil de notre expérience humaine et de notre vie de foi. Et nous croyons qu'elle grandit beaucoup plus facilement quand nous la partageons. C'est une plante fragile. Nous en sommes les jardiniers. C'est notre travail, notre mission, notre joie.

III. L'Apocalypse, un livre d'espérance

Apocalypse. Un mot qui fait peur. Un paysage apocalyptique... Le 11 septembre 2001 : une apocalypse. L'apocalypse, dans le sens courant, désigne la fin du monde, une catastrophe extraordinaire où tout s'écroule définitivement. C'est ce qui devait arriver le 21 décembre 2012. Ce ne fut pas le cas. Dommage. Car je vous rappelle qu'un chrétien se réjouit devant la fin du monde, puisqu'elle ne correspond pas d'abord à un écroulement, mais à un accomplissement : la venue définitive de celui qui nous aime. « Nous attendons ta venue dans la gloire » !

Le livre de l'Apocalypse est sans doute le plus difficile à lire de toute la Bible. Message codé qu'on a bien du mal à décrypter. Rempli d'images étranges, parfois incohérentes. Une violence inouïe (un ange sonne de la trompette, et le tiers de la végétation de la terre disparaît ; un autre verse dans la mer la coupe de la colère de Dieu et toute la mer devient du sang si bien que toute vie en disparaît...). L'Apocalypse ne lésine pas sur les catastrophes écologiques.

Comme tout ce qui déroute, l'Apocalypse est aussi un livre qui fascine. Elle bénéficie d'un regain d'intérêt aujourd'hui, parfois bien en dehors des milieux croyants. Un livre de visions, c'est plutôt tendance, dans une société du spectacle et de l'image. Un livre de prédictions effrayantes, ça marche, dans notre société de l'outrance et de la surenchère où l'on ne sait plus quoi inventer pour que ce soit

« trop », et que ça « déchire ». Paradoxalement, ce livre est plutôt lu dans les milieux non-chrétiens, en particulier chez les jeunes. La musique métal, la culture gothique, regorgent d'allusions à l'Apocalypse. Et revanche les chrétiens ont du mal avec ce livre car il choque la vision du gentil Jésus humaniste dans laquelle nous avons pris l'habitude de nous complaire depuis quelques décennies.

Quoi qu'il en soit, l'Apocalypse est un livre qui s'est prêté et se prête encore aujourd'hui à des interprétations surprenantes. Comme les enfants, on aime se faire peur. On aime ce qui est mystérieux et ce qu'on ne comprend pas.

Qu'est-ce qu'un tel livre vient faire dans le NT ?

Et si l'Apocalypse n'était pas ce qu'on croit ? Pas un livre pour faire peur, mais un livre pour encourager et reconforter les croyants. Pas un livre sur l'avenir, mais un livre sur le présent. Pas un livre ésotérique, mais un message extrêmement clair et simple si on prend la peine de le lire avec les bonnes lunettes, de le décrypter avec les bonnes clés.

Défrichons d'abord rapidement le terrain pour détruire les idées toutes faites :

Dernier livre du NT = livre sur la fin des temps ? Quelle est cette fin dont on parle ? Pour le lecteur chrétien contemporain de la rédaction du livre, la fin est une bonne chose, tout le monde l'attend avec impatience, puisque c'est la venue du Seigneur Jésus (22, 20). La fin (*telos*), dans les schémas de pensée antique, ce n'est pas une déchirure, mais un accomplissement. La fin du monde, c'est lorsque Dieu, enfin, aura mené son œuvre de création à bonne fin (comme l'enfant qui a fini ses devoirs).

Dernier livre du NT = livre le plus éloigné de l'AT ? Non, c'est tout le contraire. L'Apocalypse est le plus vétêrotestamentaire de tous les livres du NT. Plus de 800 allusions !

L'Apocalypse = un livre original ? Au contraire. Des apocalypses, il en circule déjà des tas un peu partout dans le monde judéo-chrétien. L'Apocalypse n'est pas un livre isolé, c'est un genre littéraire très représenté dans la littérature juive et chrétienne de l'époque (du 2ème siècle avant au 2ème après JC). Aussi bien dans les livres canoniques (Daniel), que dans les livres apocryphes (Apocalypses de Baruch, d'Hénoch, d'Isaïe...). Quelques traces dans les lettres de Paul et même dans les évangiles.

Mais ici, dans ce livre, le genre est exploité d'une manière inhabituelle et avec un génie inégalé. On ne saisit rien à l'Apocalypse si on n'a pas compris quel est le message qui traverse le livre de bout en bout. C'est tout simplement celui des évangiles et de tout le NT : Jésus est ressuscité, il a traversé la mort et il nous entraîne avec lui de la mort à la vie. De même qu'on ne peut rien comprendre à l'AT sans la lumière de l'exode, on ne comprend rien au NT sans celle du mystère pascal, nouvel exode du nouveau peuple de Dieu.

Est-ce qu'on a besoin de ce livre pour être chrétien ?

Apocalypsis = révélation (ang. : *Revelation* ; all. : *Offenbarung*). Celui qui est à la fois l'objet et l'auteur de cette révélation, c'est Jésus (Apocalypse de Jésus Christ). L'Apocalypse, c'est Jésus qui a quelque chose à nous dire sur ce qu'il est et sur ce que nous sommes pour lui. Le livre de l'action de Dieu dans l'histoire. L'Apocalypse n'est pas le récit d'une destruction universelle mais d'un accomplissement de l'histoire. Elle n'est donc pas écrite pour faire peur mais pour redonner l'espérance à une communauté qui a peur. C'est pourquoi, derrière un langage souvent difficile le lecteur peut y trouver aujourd'hui encore un message d'espérance pour l'Eglise, malmenée par les aléas de l'histoire.

Quelques clés de lecture pour l'Apocalypse :

1) La clé du grenier de la maison de famille.

« Mon Père, ça ne vous fait pas peur, tout ce qui se passe ? Rien ne va plus ! C'est l'Apocalypse ! »

Et si nous n'avions rien compris ?

En grec, « apocalypse » veut dire « dévoilement ». Dieu a un secret

à nous révéler pour nous aider à comprendre les événements de notre monde et à traverser la peur.

Pour comprendre il faut saisir le contexte historique dans lequel naît le genre apocalyptique. Autrement dit, monter au grenier pour aller consulter les archives de la famille.

C'était au 2^{ème} siècle avant Jésus. Le roi grec de Syrie, Antiochos IV, ne supporte plus les Juifs. Il s'empare des trésors du Temple, y installe un sanctuaire païen et force les habitants à abandonner leur religion sous peine de mort. Certains prennent les armes. D'autres entrent en résistance en inventant une nouvelle manière de communiquer : un message codé, bourré de symboles, pour reconforter les croyants sans risquer d'être compris par l'ennemi, un peu à la manière des messages codés de la BBC dans les années 40. Le genre apocalyptique est né... Il apparaît pour la première fois dans les visions mystérieuses des chapitres 7 à 12 du livre de Daniel. Sur ce modèle, de nombreuses apocalypses fleuriront, dans la Bible et ailleurs, souvent avec le même scénario : un auteur, se plaçant sous le patronage d'un grand personnage du passé, parle de notre présent comme d'un futur déjà prévu et révélé par Dieu. Même si tout semble s'écrouler, Dieu a son plan et il ne peut pas abandonner ceux qui croient en lui. Les chrétiens, eux aussi persécutés, reprendront cette manière d'écrire, comme en témoigne notre livre de l'Apocalypse qui vient clore le Nouveau Testament.

Et nous ? Quel est notre combat ? Malgré l'aspect terrifiant de tout ce qui nous arrive, nous sommes les grands vainqueurs. Le Christ a traversé la mort et nous fait déjà vivre avec lui. Il nous ouvre les 7 sceaux, nous dévoile tous les secrets de l'histoire. Ne nous laissons pas paralyser par la peur ! Le Seigneur vient ! C'est la fin du vieux monde ! Alléluia !

2) La clé de sol.

Pourquoi tout ce qui se passe dans l'Apocalypse se déroule-t-il « le jour du Seigneur » (Ap 1, 10) ? Peut-être parce que ce livre est écrit justement pour être lu le dimanche, en public, au cœur de l'assemblée chrétienne !

Dans l'Antiquité, tout le monde ne possède pas une bibliothèque. N'imaginons pas, comme aujourd'hui, des lecteurs solitaires reclus chacun dans sa chambre, mais plutôt une assemblée qui écoute quelqu'un lui faire tout haut la lecture, à la manière de nos liturgies de la Parole. Le livre de l'Apocalypse n'échappe pas à la règle : message destiné à une lecture communautaire dans le cadre d'une assemblée de prière, il ne prend son vrai sens que s'il est proclamé et écouté. Il suppose la présence d'un lecteur et d'une assemblée qui dialoguent ensemble, comme en témoignent les nombreux passages en « nous », les formules conclusives, les nombreux chants alternés qui parsèment le texte...

L'Apocalypse peut se lire et se vivre comme une longue liturgie d'action de grâce au Christ ressuscité. D'une certaine manière tout le livre peut être lu comme le déroulement d'une célébration. Il y a tout ce qu'il faut : le temple, l'autel, la foule, les vêtements sacrés, les chants, les trompettes, les encensoirs, les chandeliers, les prosternations et une chorale de 24 vieillards déchainés qui jettent leurs couronnes aux pieds du Christ !

Puisque l'Apocalypse est un livre liturgique, il ne faut pas s'étonner d'y trouver autant de chants, d'acclamations, de cantiques de toutes sortes à la gloire du Ressuscité... L'un d'eux est même interprété par 144 000 choristes (14, 2-3) ! On a gagné ! La monstruosité de l'histoire a été vaincue par le Christ, et désormais nous pouvons entrer joyeusement dans la Jérusalem céleste, resplendissante comme une épouse parée pour son époux (21, 2), et tendue avec lui dans un même élan d'amour (22, 17).

L'Apocalypse ? Un livre à chanter !

3) La clé des songes.

Pour comprendre l'Apocalypse on a besoin d'un décodeur, comme pour interpréter les rêves...

Certaines images ont de quoi dérouter. Mais, par leur aspect surprenant, elles expriment bien le paradoxe du mystère chrétien : un agneau immolé et victorieux dans le sang duquel les gens lavent leurs vêtements... Pas très logique ! N'essayons pas de nous représenter la scène ; savourons le mystère : Jésus, en donnant sa vie, triomphe de la mort et nous purifie ainsi du péché qui ternissait notre bel habit d'enfants de Dieu.

Quand on parcourt l'Apocalypse, on se balade dans tout le cosmos, un peu à la manière de la guerre des étoiles ! Le ciel et les astres renvoient au monde divin, réputé immuable, contrairement à la terre, soumise aux tourments de l'histoire. Quand le soleil s'obscurcit et que les étoiles dégringolent, cela veut donc dire que plus rien ne tient debout, même ce qui paraissait le plus solide, et que le moment est venu de « rebattre les cartes » pour une création nouvelle.

La mer, quant à elle, symbolise, comme partout ailleurs dans la Bible, les forces du chaos que l'homme ne peut pas maîtriser. C'est l'espace du mal, des monstres et de la mort. C'est pourquoi, à la fin des temps, elle n'existera plus (Ap 21, 1).

L'Apocalypse accorde aussi une attention particulière au corps humain, tantôt assis (position du pouvoir), tantôt debout (position de la résurrection), ou bien encore prosterné à terre (pour reconnaître la souveraineté de Dieu, le seul devant qui on doit s'incliner).

Tout ce monde est un monde coloré. Le blanc (omniprésent) fait éclater la lumière de la résurrection, le rouge indique la violence démoniaque à l'œuvre dans l'histoire... La Jérusalem céleste, elle, brille de toutes les couleurs des pierres précieuses qui ont servi à la bâtir, comme une magnifique œuvre d'art.

Ainsi, à travers les signes effrayants du monde ancien perce déjà la beauté du monde nouveau.

4) La clé de la cage du zoo

L'Apocalypse est un vrai zoo grouillant d'animaux. Rassurants ou inquiétants, réalistes ou fantastiques, ils renvoient la plupart du temps à tout ce qui échappe à notre contrôle et nous fait dire : « C'est plus fort que nous ! »

Du côté positif, l'agneau immolé et vainqueur (pour la première fois en Ap 5, 6) désigne le Christ qui triomphe de la mort en donnant sa vie. Les quatre « vivants » entourant le trône divin (Ap 3, 6-8) sont hérités d'une vision du livre d'Ezéchiel. Ils symbolisent les quatre formes de puissance terrestre s'inclinant devant Dieu : l'intelligence de l'homme, la force du lion, la fécondité du taureau et la noblesse de l'aigle. Depuis saint Irénée (2^{ème} siècle) ils sont devenus les emblèmes des quatre évangélistes. Saurez-vous les reconnaître ?

Mais du côté négatif, les animaux ne manquent pas non plus ! Le cheval, décliné en quatre couleurs, raconte les quatre phases de toute guerre : le blanc de la victoire espérée, le rouge du massacre, le noir de la pénurie et le verdâtre de la famine et de la peste (Ap 6, 1-9). Suivent de véritables sauterelles-panzer qui ressemblent à des chevaux avec des cheveux de femmes et des dents de lion, des ailes tonitruantes, des poitrines métalliques, des dards venimeux et des queues de scorpion (Ap 9, 3-10), puis un dragon rouge dévoreur d'enfant (Ap 12, 4), une bête à 7 têtes et 10 cornes, hybride de panthère, d'ours et de lion (Ap 13, 1), une autre, à son service, avec des cornes d'agneau mais une voix de dragon (Ap 13, 11), trois grenouilles aux esprits impurs (Ap 16, 13), et, pour finir, des oiseaux charognards qui mangent la chair des rois (Ap 19, 17).

Toutes ces bêtes, plus fortes que les humains mais plus faibles qu'un agneau, nous rappellent que nous ne pouvons pas échapper de nous-mêmes à la violence de notre histoire. Seul le Christ mort et ressuscité peut nous sortir de la bestialité du monde.

5) La clé USB

Avez-vous le code pour accéder aux données ? Sinon, vous ne comprendrez rien à tous les chiffres qui parsèment l'Apocalypse. Déchiffrons-en quelques-uns.

7 églises, 7 esprits, quelqu'un au milieu de 7 chandeliers et qui tient 7

étoiles... Un rouleau scellé 7 fois, un agneau avec 7 cornes et 7 yeux... 7 est le chiffre préféré de l'Apocalypse. Il désigne la plénitude. Avoir 7 yeux, c'est tout voir. 7 esprits, c'est tout l'Esprit. 7 cornes (symbole de force), c'est la force parfaite. On comprend alors que la moitié de 7 (trois et demi) symbolise tout ce qui est inachevé, imparfait. Beaucoup d'épreuves ne durent que 3 jours et demi ou 3 ans et demi, autrement dit 42 mois ou 1260 jours. Tout a une fin, même le pire.

6, c'est ce qui n'a pas pu arriver jusqu'à la perfection du 7. Le fameux « chiffre de la bête », 666, n'est pas le chiffre du diable mais un simple « chiffre d'homme », bien limité (Ap 13, 18). Si on écrit « Néron César » en hébreu et si on additionne la valeur de chaque lettre (qui servent aussi de chiffres) on obtient... 666 ! L'empereur Domitien, nouveau Néron, n'a qu'à bien se tenir. Son compte est bon !

12 se réfère soit aux 12 tribus d'Israël, soit aux 12 apôtres de Jésus. Ainsi, la femme couronnée de 12 étoiles (Ap 12) désigne l'Eglise fondée sur les apôtres. On peut y voir aussi Marie, dont le mystère ne fait qu'un avec celui de l'Eglise... et même l'Europe dont le drapeau est inspiré de cet épisode ! La nouvelle Jérusalem aux 12 portes et dont les murailles mesurent 12 000 stades (= 2 220 km !), renvoie au même symbole. Les 24 vieillards assis devant Dieu représentent donc la somme de l'ancien et du nouvel Israël.

12 fois 12 multiplié par mille égale 144 000. C'est le nombre des gens marqués du sceau de l'Agneau : 12 000 pour chacune des tribus d'Israël. Mais, à côté d'eux se trouve une « foule immense » de sauvés (Ap 7, 9). L'Eglise déborde le monde juif. Ses dimensions rejoignent la largeur infinie du cœur de Dieu.

6) La clé de la bibliothèque

L'Apocalypse est un tissu d'emprunts aux autres livres de la Bible, un peu comme ces sites internet remplis de « liens hypertexte ». Vous cliquez sur un mot et une fenêtre s'ouvre vers un ailleurs.

Ces liens sont discrets mais très nombreux : il y en a plus de 800 ! Cela fait de l'Apocalypse le livre du Nouveau Testament le plus relié à l'Ancien, comme si, pour exprimer la nouveauté du mystère chrétien, rien ne valait le vieux vocabulaire de l'histoire d'Israël.

L'auteur se place dans la lignée des prophètes, en particulier Ézékiel. Comme lui, il relate une vision inaugurale au cours de laquelle il reçoit sa mission. L'ordre de manger un livre, comme pour s'approprier le message (Ap 10, 9-11) est inspiré d'une scène identique (Ez 2, 8). Mais ici, le livre n'est pas seulement doux comme le miel, il est aussi amer comme le fiel ! La vision des quatre « vivants » (Ap 4, 6-8) est directement inspirée de la vision inaugurale du char divin (Ez 1, 4-28). Quant à la vision finale de la Jérusalem céleste (Ap 21), elle fait penser aux derniers chapitres d'Ézéchiel (Ez 40-48) où est décrit avec précision le nouveau Temple. Mais la nouvelle Jérusalem, elle, n'a plus besoin de temple. L'Agneau lui suffit !

D'autres livres sont aussi à l'honneur. Jésus est le mystérieux « fils d'homme » annoncé par Daniel (Dn 7, 13) et le transpercé entrevu par Zacharie (Za 12, 10). Sa bouche est une épée tranchante comme celle du serviteur de Dieu évoqué par Isaïe (Is 49, 2)...

L'Apocalypse évoque même des textes de l'Ancien Testament... qui n'y sont pas ! Ainsi, le peuple de sauvés entonne un cantique que l'auteur attribue à Moïse (Ap 15, 3) mais qu'on aurait bien du mal à trouver dans la Bible.

Loin de nous entraîner dans un futur de science-fiction, l'Apocalypse est une invitation à enraciner notre espérance dans les promesses de Dieu telles que les ont transmises nos aînés dans la foi. Et si croire, c'était relire ?

7) La clé du tabernacle

Le héros de l'Apocalypse, c'est le Christ Jésus. Il n'est pas un personnage du passé, mais une personne du présent, toujours vivante au cœur de la communauté croyante et s'adressant à elle

pour lui faire connaître les secrets de Dieu.

Comment l'Apocalypse parle-t-elle de Dieu, justement ? Il est le Saint, le Seigneur, le maître de tout, il est le Vivant par excellence. Il siège sur un trône pour gouverner le monde avec justice. Il est « celui qui est, qui était et qui vient ».

Mais Dieu ne trône pas tout seul dans son nuage. Il se révèle par son Fils Jésus qui partage avec lui le titre de Vivant (Ap 1, 18). Il est sa Parole (Ap 19, 13), le premier né d'entre les morts (Ap 1, 5), le Témoin fidèle (Ap 1, 5). Il est l'Amen, c'est-à-dire la vérité (Ap 3, 14). Lui seul est capable d'ouvrir le livre aux sept sceaux pour révéler les secrets de Dieu. Et devant lui seul s'inclineront un jour tous les souverains de la terre. Il est aussi le lion de la tribu de Juda (c'est-à-dire l'héritier du roi David) ou encore l'étoile radieuse du matin entrevue autrefois par le mage Balaam dans le livre des Nombres (Nombres 24, 17).

Le titre le plus fréquent pour désigner le Christ est celui d'Agneau, qui revient 28 fois ! Cet agneau immolé renvoie à la fois à l'agneau de la Pâque juive, symbole de libération (Exode 12), et au serviteur mystérieux du livre d'Isaïe qui se laisse faire comme un agneau qu'on conduit à l'abattoir (Isaïe 53). Mais c'est aussi un agneau vainqueur, qui, en donnant librement sa vie, a triomphé de toutes les forces de la mort.

L'Apocalypse, à la fin des livres du Nouveau Testament, tient bien son rôle conclusif. Elle résume tout ce qu'on peut dire sur l'identité de Dieu et son action dans l'histoire des hommes. Il était, il est, il vient. En nous donnant son Fils il nous a tout donné. Dieu n'a plus de secrets pour nous ! Que celui qui a soif vienne vers lui et qu'il boive aux sources de la Vie !

Père Olivier Bourion



L'apocalypse de saint Jean illustrée par la tapisserie d'Angers

« Commanditées en 1375 par le roi Louis Ier d'Anjou, les tapisseries de l'Apocalypse constituent la plus grande tenture au monde : composée à l'origine de 84 panneaux, répartis sur plus de 130 mètres de long, 6 mètres de haut et 775 m² de tissage, la tenture de l'Apocalypse, actuellement conservée au château d'Angers. Pour la réaliser, le duc a fait appel au peintre du roi Charles V, Hennequin de Bruges, le plus célèbre de l'époque qui va illustrer le texte de Jean en suivant mot à mot pratiquement le texte et va nous permettre d'avoir les visions successives de ce texte mystérieux.

Apocalypse : étymologiquement, le mot signifie "révélation" et "dévoilement" ou "mise à nue". Le texte de saint Jean est à bien des égards obscur, ésotérique et mystérieux, mais petit à petit on comprend qu'il nous donne "des clés de vie", qu'il nous "conduit de nos ombres, de nos souffrances, de nos difficultés de vie quotidienne, vers quelque chose de lumineux qui est en nous. »

(Paule Amblard historienne de l'art, spécialisée dans l'iconographie du Moyen Âge et la symbolique chrétienne.)



Quelques photos retraçant « l'escapade » du 9 mai . Le soleil était de la partie, la bonne humeur et la joie des retrouvailles aussi, seul petit bémol, le nombre de participants ! Nous tenons à remercier les sœurs de Portieux qui nous ont ouvert grand leur porte et accueillis très chaleureusement... des liens fraternels se sont tissés !

C
u
t
t
i
n
g



1



2



3



4



5



6



7



8



9

Merci aux sœurs Marie-Christine Do Hong Phuc et Anne-Catherine Phan de Portieux pour leur accueil et d'entretenir la mémoire de Jean-Martin dans sa maison natale.

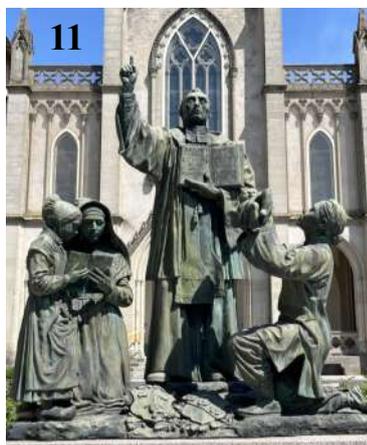
Charmes la pause repas !

1- la Croix. 2- halte prière à la Croix 3- la stèle Jean-Martin et Marguerite Lecomte. 4- l'église saint Martin. 5- les fonts baptismaux. 6- la maison de la famille Moyé accueil par les sœurs de Portieux. 7- la salle à manger. 8- la chambre transformée en oratoire. 9- statuette de Jean-Martin rappel de sa mission en Chine.





10



11



12



13



14



15



16



17



18



19

Merci à sœur Marie-Gemma responsable de l'accueil, aux sœurs Brigitte, Joseph-Marie, Odile, Marie-Jeanne de Portieux.

Famille Providence



20



10- Le couvent de Portieux. 11- stèle dédiée à Jean-Martin et Marguerite Lecomte. 12- portrait de Jean-Martin. 13&14- Accueil des sœurs de Portieux. 15- la chapelle. 16&17- reliques ayant appartenu à Jean-Martin. 18- chambre de Marguerite Lecomte. 19- bureau de Marguerite Lecomte. 20- le vitrail de Chagall «l'arbre de Vie».

Saint Jean de Bassel Le Rassemblement



21– Journée biblique. 22– Assemblée Générale de la Fraternité. 23– célébration Eucharistique. (Merci au père Olivier Bourion assisté du diacre Philippe)

Solidarité - Partage



Suite et poursuite de l'opération « **A la recherche d'un dictionnaire** » lancée il y a déjà quelques années.

Monsieur Charles Trompette qui nous a accompagné tout au long de notre visite de Cutting, une présence précieuse que nous tenons à remercier très chaleureusement, pilote cette opération. Il nous a emmenés voir l'entrepôt réservé aux livres récoltés en attente d'être acheminés vers divers pays en manque d'ouvrages scolaires et universitaires. Si vous êtes intéressés voici le contact :

Terre Humaine

3 chemin des Ecoliers 57 260 Cutting

Tél : 07 83 56 60 39 - E-mail : trompettecharles@gmail.com

Pièces rouges

Les jeunes du Club Jean-Martin de l'Etablissement La Chaume La Salle à Vouillé (86) ont récolté 163€33... La récolte a été transmise directement à l'économat du Couvent à Sœur Anastasie que nous remercions pour son petit mot... Bravo et Merci !

Spectacle de marionnettes

présenté à des enfants de la maternelle par les jeunes du Club Jean-Martin. Quatre contes imaginés et mis en scène par leurs soins. Chaque conte se terminait par un petit clin d'œil sur le respect de la nature et l'amitié. Un temps de partage qui a ravi les jeunes et les plus jeunes ! Bravo !!



Le mot du Trésorier

Le bilan financier de l'année 2023-2024 de l'Association Fraternité de la Providence se solde par un déficit de 1020€, ramenant ainsi les actifs de l'Association à 2343€.

Cette situation avait été prévue par le conseil d'administration qui avait décidé d'aider les adhérents à financer les frais d'hébergement et de participation au pèlerinage à Trèves. Grâce à cela une trentaine d'adhérents ont pu se joindre à une vingtaine de sœurs pour marcher sur les pas de Jean Martin dans les rues de Trèves le 19 avril.

Ce déficit inclut également un don de 400€ réalisé en faveur des sœurs de Madagascar, présentes à Poitiers, en vue de faciliter leur apprentissage du Français.

Au cours de cette présentation des finances, le trésorier a remercié les adhérents qui ont versé leurs cotisations 2024-2025 avant la fin de l'année 2024, permettant ainsi un meilleur

équilibre comptable.

Il a été décidé que la cotisation 2025-2026 sera toujours de 20€, ainsi que la participation financière pour l'envoi postal de la Fraternité en Marche. L'objectif du versement de ces montants avant la fin octobre 2025 reste toujours aussi important.

Enfin il faut souligner la ténacité des groupes de Fraternité à faire vivre l'opération Pièces Rouges en faveur des œuvres des sœurs de Madagascar. Ce sont environ 260€ qui ont pu être ainsi remis aux sœurs, grâce, en particulier, aux Fraternités de Poitiers, Nemours, Sélestat, Hombourg Haut et Enghien. Ces dons sont bien entendu accompagnés de nos prières pour la mission de toutes nos sœurs.

Fraternellement,

Benoît Queffelec, trésorier

Agenda

Date et lieu du prochain Conseil d'Administration

Les 13 et 14 septembre au monastère de Bethléem route de Poligny 77140 Nemours



Date du prochain Rassemblement

Samedi 2 mai 2026 au couvent - 57 930 Saint Jean de Bassel

Lire - Voir - Écouter



Un Livre : "Le nom de Dieu est Miséricorde" du pape François

« L'Église n'est pas là pour condamner, mais pour permettre la rencontre avec cet amour viscéral qu'est la miséricorde de Dieu. Pour que cela se produise, il est nécessaire de sortir. Sortir des églises et des paroisses, sortir et aller chercher les gens là où ils vivent, où ils souffrent, où ils espèrent. » Franciscus.

Chaque page de ce livre vibre du désir du pape François de toucher les âmes qui cherchent un sens à leur vie, un chemin de paix et de réconciliation, un remède à leurs blessures physiques et morales.

Pour lui, priorité doit être donnée à cette humanité, inquiète et souffrante, qui demande à être écoutée et non repoussée, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Église : les pauvres et les exclus, les prisonniers et les prostituées, mais encore les divorcés, les homosexuels. Il insiste, notamment à travers des souvenirs de jeunesse et des épisodes émouvants de son expérience de pasteur, sur le fait que l'Église ne doit fermer sa porte à personne.

Un film : "La lettre du Pape François".

Film qui traduit le message de Laudato Si' de manière vivante, accessible et incarnée, à travers l'histoire de personnes de différents continents. Comme l'encyclique, il s'adresse à toutes les personnes de bonne volonté, quelle que soit la culture ou les convictions, il invite à agir pour la sauvegarde de notre maison commune et la fraternité avec les plus vulnérables.



Ont vécu le « Grand Passage »



Le saviez-vous ?



Quelques questions que vous n'osez pas poser et quelques réponses pour tenter d'y voir plus clair !

L'Église catholique a choisi un nouveau dirigeant après le décès du pape François et l'attention s'est portée sur l'endroit du monde d'où viendra le nouveau pape. On se demande également s'il poursuivra la voie tracée par le pape François, à savoir agir de manière relativement plus tolérante que ses prédécesseurs et rejeter le luxe dont jouissent de nombreux papes au profit d'un mode de vie plus simple.

Que fait exactement le pape ?



Le pape est le chef spirituel de plus de 1,4 milliard de catholiques dans le monde.

Les catholiques le considèrent comme le successeur de saint Pierre, l'un des premiers dirigeants de l'Église chrétienne.

Dans la foi chrétienne, Jésus-Christ est le fils de Dieu et saint Pierre est l'un de ses 12

apôtres - ou disciples.

Les catholiques croient que cela relie directement le pape à Jésus, ce qui fait de lui une source essentielle de conseils spirituels.

Le pape préside normalement les célébrations religieuses de toutes les grandes fêtes de l'année à Saint-Pierre, y compris Noël et Pâques.

Après l'élection d'un nouveau pape, celui-ci fait sa première apparition publique sur le balcon de la basilique Saint-Pierre, au Vatican, pour saluer la foule et prononcer une bénédiction.

Il apparaît sur le balcon où il a été proclamé pape après son élection pour délivrer son message « Urbi Et Orbi » (en latin, « à la ville et au monde »), une bénédiction papale spéciale, généralement donnée à l'occasion des grandes fêtes religieuses et d'autres occasions spéciales.

Le pape dispose d'une petite équipe de religieuses pour s'occuper de sa maison, faire la cuisine et le ménage, et il peut avoir un valet de chambre ou un majordome personnel.

Il dispose également d'une équipe de rédacteurs de discours.

L'une des tâches du pape est de rencontrer au moins une fois tous les cinq ans ses plus de 5 000 évêques du monde entier, soit environ 1 000 par an, ou 20 par semaine.

De nos jours, les voyages à l'étranger font également partie des responsabilités du pape.

Les papes se marient-ils ?

Il y a eu des papes mariés dans le passé - en fait, saint Pierre, considéré comme le premier pape, avait une femme - mais

dans les circonstances actuelles, il est très improbable qu'un homme marié soit élu.

L'histoire des premiers papes est une source de grands débats académiques, et l'on ne sait pas exactement combien d'entre eux étaient, comme saint Pierre, dont la statue domine le Vatican, était un homme marié avant de devenir pontifes.

On pense que le pape Hormisdas (514-23) était le père du pape Silverius, son successeur, et le pape Adrien II (867-872) aurait installé sa femme et sa fille dans le palais du Latran.

De nombreux historiens pensent également que Jean XVII (1003) et Clément IV (1265-68) étaient des hommes mariés lorsqu'ils sont devenus papes.

Il existe peu de preuves suggérant que l'un des 266 papes répertoriés par le Vatican se soit marié après être devenu pontife, bien que l'on pense que certains papes aient eu des liaisons illicites.

Un homme marié pourrait-il devenir pape dans un avenir proche ?

C'est peu probable.

Techniquement, tout homme catholique baptisé peut être candidat à cette fonction, mais tous les papes depuis Urbain VI en 1378 (64 au total) sont issus des rangs des cardinaux qui élisent le souverain pontife.

Aucun des cardinaux électeurs actuels n'est marié et les prêtres catholiques sont généralement tenus d'être célibataires lorsqu'ils sont ordonnés.

Si le catholicisme exige généralement le célibat clérical, il existe des exceptions pour les hommes mariés dans le catholicisme de rite oriental et pour certains prêtres anglicans qui se convertissent au catholicisme. Toutefois, les hommes mariés, y compris ceux qui bénéficient de ces exceptions, ne peuvent pas devenir cardinaux.

Le pape a-t-il un salaire ?

Le pape François aurait fait don de son salaire à des œuvres caritatives.

En 2021, un porte-parole du Vatican a cherché à mettre fin aux spéculations en déclarant : « Le pape ne reçoit pas et n'a jamais reçu de salaire ».

François a également refusé certains atours de sa fonction et a choisi de vivre dans la maison d'hôtes du Vatican, la Casa Santa Marta, au lieu des appartements papaux plus somptueux.

Son prédécesseur, Benoît XVI, a pris la décision inhabituelle de prendre sa retraite en 2013, invoquant des raisons de santé. Les médias, dont le journal italien la Stampa, ont rapporté qu'il recevait une pension.

Combien de temps un pape sert-il ?

La grande majorité des papes restent en fonction jusqu'à leur mort, comme François, qui a exercé ses fonctions de 2013 à 2025.



Aucun autre pape n'avait démissionné depuis Grégoire XII en 1415, et Benoît XVI fut le premier à le faire volontairement depuis Célestin V en 1294.

Les historiens débattent du nombre d'autres papes ayant démissionné.

- Pontien en 235 ;
- Silvère en 537 ;
- Jean XVIII en 1009 ;
- Benoît IX en 1045 ;
- Célestin V en 1294 ;
- Grégoire XII (en 1415).



Comment devient-on pape ?

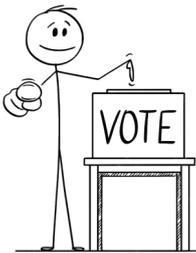
Selon le droit canonique, le système de lois religieuses qui régit l'Église chrétienne, les personnes suivantes peuvent être élues pape, rapporte Catholic Online : « Tout homme catholique baptisé et ayant l'usage de la raison. » Bien que plus de 500 ans se soient écoulés depuis l'élection d'un non-cardinal, des précédents historiques permettent de choisir d'autres clercs, voire des laïcs. « Si le candidat élu n'est pas déjà évêque, il doit être immédiatement ordonné avant d'assumer la papauté. »

De nombreux experts indiquent qu'une bonne moralité est une condition officielle.

Les cardinaux de moins de 80 ans se réunissent pour élire un nouveau pontife lors du conclave tenu en secret dans la chapelle Sixtine.

Le choix d'un nouveau pontife est considéré à la fois comme un devoir et une responsabilité spirituelle.

Les conclaves se tiennent depuis des siècles, selon des règles strictes visant à protéger le secret et à prévenir toute influence extérieure.



Pourquoi le pape porte-t-il des chaussures rouges ?

Dans la foi catholique, la couleur rouge symbolise le martyre et la Passion du Christ – la souffrance, l'arrestation, le procès et la crucifixion de Jésus tels que décrits dans le Nouveau Testament.

Le pape Benoît XVI et de nombreux autres papes avant lui ont suivi la tradition du port de chaussures rouges.

Les chaussures rouges de Benoît XVI étaient un élément notable de son pontificat, portées comme un symbole de pouvoir et de statut.

Cependant, en tant que pape, François a choisi de porter des chaussures noires – un geste que les observateurs ont vu comme un symbole de son désir d'éviter le faste et les apparats.

Une paire de chaussures noires a été placée à ses pieds lorsque son corps a été exposé en chapelle ardente.

Il existe également des variantes sur ce thème.

Le pape Jean-Paul II aurait parfois porté des chaussures bordeaux.

Le magazine américain Esquire affirme qu'il portait également des « mocassins marron ».

Pourquoi une fumée blanche ?

La fumée, qu'elle soit blanche ou noire, est créée en brûlant les cartes électorales utilisées par les cardinaux lors du conclave. Ces enveloppes sont ensuite mélangées à différentes substances qui permettent d'obtenir une fumée de couleur blanche ou noire. Autrefois, on ajoutait de la mousse ou de la paille humide aux bulletins pour obtenir la fumée noire, tandis que la fumée blanche était produite par les papiers seuls. Mais le procédé pouvait créer la confusion. En 2005, lors de l'élection de Benoît XVI, la fumée était sortie grise, créant un sacré chaos. Les cloches elles-mêmes avaient mis plusieurs minutes avant de se décider à fonctionner. En effet, dans l'affolement général, personne n'avait songé à prévenir les carillonneurs ! Maintenant, pour que la couleur de la fumée soit bien visible, on ajoute des produits chimiques pour ôter tout doute. Le système de poêle en fer a été utilisé pour la première fois en 1939, à l'occasion de l'élection du pape Pie XII. Il a été utilisé sept fois au total : en 1958 Jean XXIII, 1963 Paul VI, 1978 Jean-Paul Ier, 1978 Jean-Paul II, 2005 Benoît XVI et 2013 François. Chaque date est gravée en chiffres romains sur le dessus du poêle.

Les cloches et la fumée sont les seuls moyens autorisés de communiquer l'élection du Pape. Les cloches de la basilique Saint-Pierre se mettent à sonner à toute volée, accompagnant la fumée blanche. Pratique pour les fidèles si la couleur de la fumée est douteuse ! Toute autre forme de communication sur le résultat du conclave papal, y compris les SMS, est interdite. Ensuite, le cardinal protodiacre - doyen d'ancienneté des cardinaux - annonce l'élection du nouveau Pape qui commence avec cette formule : "*Annuntio vobis gaudium magnum*" (Je vous annonce une grande joie).



Pourquoi l'Église catholique a-t-elle un pape ?

Pour répondre : une citation du livre sacré chrétien, la Bible. Jésus rebaptise son disciple Simon Pierre, un mot qui signifie également « rocher » : « Et moi, je te le dis, tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » (Matthieu 16, 18)

Comme indiqué précédemment, les catholiques considèrent le pape comme le successeur de saint Pierre, l'un des disciples de Jésus. Le pape peut donc être considéré comme le leader et un élément essentiel des fondements vivants de l'Église catholique. Il constitue un point de contact pour les catholiques et les conseille sur la manière d'aborder les défis et les dilemmes de la vie, grands et petits. Il aide également les jeunes responsables d'Église à trouver la direction à suivre pour leurs communautés.

Des fidèles du monde entier se rendent au Vatican pour entendre le pape célébrer la messe place Saint-Pierre.



Ses visites à l'étranger attirent des foules immenses, signe de l'importance du pape pour les catholiques du monde entier.

DÉBUT DU CONCLAVE À ROME

Il nous faudrait
quelqu'un d'ouvert,
capable de prendre
des décisions difficiles,
de courageux et de sincère,
qui a du caractère, optimiste
et qui n'a pas peur du travail...



Tu as oublié
que nous ne
pouvons pas
voter pour
une femme!

Godli

Fraternité de la Providence Jean-Martin Moyë
Province d'Europe
Siege Social : 14, rue Principale
57930 Saint Jean de Bassel - France

Présidente de l'Association
Evelyne TUDO
96, rue de Bretagne - 53000 Laval - France
06 76 64 65 56 - evelyne.tudo@gmail.com



Coordonnées bancaires
Crédit Mutuel - N° compte : 00020928001
Ordre : Ass. Fraternité de la Providence
IBAN : FR76 1027 8063 4600 0209 2800 155

frat.providence@gmail.com

www.divine-providence-stjean.org



web